

Notes d'un spectateur en dehors de tout lors d'une soirée consacrée à Chestov à la Librairie des Editeurs Réunis

« je ne serai qu'un spectateur durant les journées en question. La faute en est au Maître lui-même qui m'a appris l'art de rester en dehors de tout »
Emile Cioran parlant de Chestov, *lettre à Alice Laurent*

Ce lundi 21 mars, une présentation de Léon Chestov s'est tenue à la Librairie des Editeurs Réunis, un lieu propice pour découvrir le philosophe russe, comme Georges Nivat en fit l'expérience en 1955. Inversement, l'intérêt suscité par la pensée de Chestov, surtout à l'occasion du cent-cinquantième de sa naissance, m'avait conduit à cette librairie, située à quelques pas du Panthéon où gisent Voltaire et Rousseau. Assis au milieu de la deuxième rangée, entouré d'une quarantaine de personnes – dont les appartenances à la nation russe, la russophilie ou l'intérêt pour la philosophie n'auraient en aucun cas admis de passer outre cet événement – j'ai écouté avec plaisir les différentes interventions. Tatiana Victoroff introduisit la soirée, en rappelant l'ouverture prochaine de l'exposition « Léon Chestov, la pensée du dehors » et les autres événements organisés pour le cent-cinquantième. Elle présenta ensuite le programme des différentes activités de la soirée : les exposés – « L'héritage de Chestov » par Georges Nivat, « L'écho de Chestov en France » par Bernard Marchadier, « Léon Chestov et tradition russe de la conversation philosophique » par Tatiana Schedrina – suivis d'un diaporama d'André Korliakov, commenté par Anne Laurent, et des présentations de deux livres – le catalogue de l'exposition « Léon Chestov, la pensée du dehors » et la réédition des *Rencontres avec Chestov* de Benjamin Fondane.

1. Georges Nivat : « L'héritage de Chestov »

Georges Nivat inaugura la soirée en pensant l'héritage de Chestov. N'ayant pas de formation en philosophie, Georges Nivat conçoit son intervention avant tout comme une réflexion d'un lecteur de Chestov. Il connaît les textes de Chestov et la thèse de Geneviève Piron, *Léon Chestov, philosophe du déracinement*¹ – dont il a rédigé la préface.

¹ G. PIRON, *Léon Chestov, philosophe du déracinement. La genèse de l'œuvre*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2010.

Une pensée avec l'Occident

Georges Nivat débuta sa réflexion par les paroles de Merejkovski, tirées d'*Atlantide-Europe. Le Mystère de l'Occident*², définissant la pensée et la littérature russes comme une eschatologie, un avertissement de la fin de la Russie et de l'Europe. Les écrivains russes seraient des « baromètres annonçant la fin du monde ». Or, Georges Nivat relève que cette vision de la littérature russe est erronée : peu de penseurs russes ont prié à la fois pour la Russie et l'Europe. Au contraire, la plupart d'entre eux ont maudit et jaloué le continent occidental. La pensée de Chestov, quant à elle, bien qu'elle ne prie pas non plus pour l'Europe³ n'est cependant pas une pensée contre l'Europe, mais bien une « pensée avec⁴ ». N'éprouvant pas d'amour ou de haine envers l'Occident, mais pensant en russe et en Occident – lui qui a émigré en 1920 – Chestov ne fait pas partie de la pensée russe, telle que la définit Merejkovski.

Martin Luther

Dans son livre *Sola Fide*, Chestov se penche sur Luther. Pour le penseur russe, « la raison est limitée ». Elle prétend néanmoins nous guérir par une hypnose visant à nous faire croire que la vérité est l'objet de la science. Luther, lui aussi, pense que « la raison est un mauvais despote ». Toutefois, Chestov désapprouve son adjonction du mot « Sola » à « Fide »⁵. En effet, Luther fonde sa conception du salut par la *seule foi* à partir de l'épître aux Romains, texte biblique où saint Paul justifie tout homme par la foi et non les œuvres⁶. Pour Chestov, ce « Sola » n'est qu'une béquille sur laquelle s'appuie la pensée de Luther. Il reproche également au penseur allemand d'être sorti de sa solitude et d'avoir créé une église⁷ pour sa nouvelle foi : « L'amoureux ne fonde pas une église à sa bien-aimée, il veut la garder pour lui seul. »

² « Pour comprendre que “la fin du monde” est une vision russe, rappelons-nous ceci : toute notre littérature, depuis Tchaadaev, qui a prié sa vie entière, avec une crainte mortelle, pour la Russie et l'Europe ensemble ! [...] ; depuis Gogol, qui perdit la raison et mourut de cette peur [...] jusqu'à Soloviev, avec son récit sur “la fin du monde”, et à Rozanov, avec son “Apocalypse de notre temps”, toute la littérature, l'âme de la Russie représente une eschatologie, une religion de la Fin. » (D. MEREJKOVSKI, *Atlantide-Europe. Le mystère de l'Occident, Préface inutile*, XXX, trad. fr. Constantin Andronikof, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995, p. 17).

³ Georges Nivat rajoute que Chestov a toutefois bien perçu le mal qu'était le bolchévisme dans son article *Qu'est-ce que le bolchévisme ?* (L. CHESTOV, *Qu'est-ce que le bolchévisme ?*, trad. fr. Sophie Benech, Paris, Le Bruit du temps, 2015).

⁴ Pour Georges Nivat, la dimension de « penser avec » dans les textes de Chestov s'exemplifie par la présence de citations dans la langue originale. Ainsi, la langue de Chestov est à la fois, russe, allemand, grecque, latine et il ne prend jamais la peine de traduire. Pourquoi Chestov ne traduisait-il jamais ces citations ? Georges Nivat énumère plusieurs raisons : premièrement, il s'agissait souvent de notes de cours ; deuxièmement, sans traductions, le texte devient une « promenade » dans la littérature russe, la philosophie et la poésie grecques et latines, etc. ; troisièmement, Chestov se comporte dès lors comme un homme de la Renaissance qui n'a pas besoin de traduire, bien que Chestov soit en même temps contre la Renaissance, puisqu'il était contre l'humanisme.

⁵ Georges Nivat relève que Chestov ne se confronte pas à l'antisémitisme de Luther.

⁶ « Car nous pensons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi. » *La Bible, Nouveau Testament, Épître aux Romains*, 3.28, trad. fr. Louis Segond, 1910.

⁷ Georges Nivat commente que cette église a eu le mérite d'être la seule à résister à Hitler.

Dans son livre sur Luther, Chestov compare le père du protestantisme à Tolstoï. Georges Nivat insiste sur l'usage sans fin des comparaisons dans l'œuvre de Chestov. Elles soulignent le « parti d'un forcené d'embrigader tout le monde contre la raison ». Sur ce point, il s'estime peu convaincu des écrits de Chestov sur Shakespeare. Cependant, Georges Nivat ne mentionne pas les textes chestoviens sur Shakespeare, auxquels il songe. S'il pense au premier texte de Chestov, *Shakespeare et son critique Brandes*⁸, le penseur russe a lui-même par la suite critiqué les analyses de son premier livre.

Joindre la vie à la pensée

« Quand on se penche sur la vie de Chestov, nous voyons mal où est l'homme. » Georges Nivat s'interroge : « Si Chestov était mort plus tard, après les rafles, aurait-il changé sa façon d'écrire ? » Peut-être, pense-t-il, que Chestov serait devenu l'équivalent de Simone Weil. Elle aussi était une enragée, elle aussi grappillait partout pour écrire ses textes mais contrairement à Chestov, elle a joint de façon plus nette la vie à la pensée. Georges Nivat soulève ici un problème important sur la vie de Chestov apparemment moins engagée que ses écrits. Néanmoins, je ne pense pas que quelques années supplémentaires, permettant à Chestov de vivre les rafles des Juifs de la deuxième guerre mondiale, auraient changé le propos ou le style des écrits de Chestov. Rappelons qu'il avait déjà écrit sur les horreurs de la première guerre mondiale en 1919, n'y voyant qu'une période de malheurs inévitables vouée à se répéter⁹.

Emmanuel Kant

Pour Georges Nivat, Chestov sous-estime Kant. Il ne le considère pas comme une révolution capitale qui a entraîné la disparition de la métaphysique. La philosophie moderne a coutume de prendre Kant au sérieux, tandis que Chestov se moque de lui de façon injuste et futile. De son côté, Tolstoï en prend aussi pour son grade – comme tous les héros de Chestov, souligne Nivat. Pour Chestov, l'écrivain russe ne veut atteindre que le bonheur. Il rejette la philosophie de la tragédie, renonce à écrire *Les Décembristes*, projet qui le heurterait à la

⁸ Une réédition est prévue aux éditions Le Bruit du temps en 2017.

⁹ « Si les horreurs de ces dernières années firent tomber notre présomptueuse assurance, les malheurs et les souffrances qui se sont effondrés sur nos têtes auront été de quelque utilité. Mais il est peu probable que cela se passe ainsi. Il faut croire que les hommes, ces perpétuels Sisyphe, se remettront de nouveau, dans cinq ans, dans dix, dans vingt ans, à rouler patiemment l'immense rocher de l'histoire, et s'efforceront, tout comme naguère de le hisser dans les tourments au sommet de la montagne jusqu'à la prochaine catastrophe, jusqu'à ce que se répètent encore tous les malheurs dont nous fûmes les témoins. » (L. CHESTOV, *Le Pouvoir des clés*, « Mille et une nuits (en guise de préface) », trad. fr. Boris de Schlœzer, Paris, Le Bruit du temps, 2010, p. 53).

tragédie et l'échec – en risquant la censure et la désapprobation générale – et écrit *Guerre et Paix*, un poème sur le bonheur. Chestov commente : « *Les Décembristes* ont été rejetés au dehors “dans le domaine de la chose en soi” », à nouveau une référence à Kant. Georges Nivat appuie sur le fait que Kant est un penseur important : il a fondé la philosophie sur le rejet de la métaphysique et assumé la part tragique de l'histoire, que Chestov rejette.

Pour ma part, Kant ne me semble pas disposer d'un traitement particulier ou moindre dans l'œuvre de Chestov. Les railleries du penseur russe ne signifient pas qu'il le sous-estime. Au contraire, Kant fait partie aux côtés de Descartes, Spinoza, Hegel et Bergson du groupe que Chestov appelle « les favoris de l'histoire »¹⁰ et contre lesquels il a pris le parti des « déshérités », c'est-à-dire celui de Pascal, de Kierkegaard, de Plotin, etc. Ces derniers ne sont pourtant pas exempts de railleries, Nivat a raison d'insister sur le fait que tous les héros de Chestov ne sont pas épargnés par sa critique. De plus, je rajouterais que Kant n'est pas un penseur ignoré ou mal connu par Chestov – une vitrine de l'exposition « Léon Chestov, la pensée du dehors » présente son exemplaire de *La Critique de la Raison pure*. Chestov sait bien que Kant a rendu la métaphysique impossible mais, chez lui, la pensée de Kant n'est seulement qu'une étape – certes décisive et importante – d'un processus vieux de plus de deux mille ans : l'idéalisme. Pour Chestov, *La Critique de la Raison pure* n'est pas une critique de la raison mais un éloge de la raison, pour la simple et bonne raison que c'est la Raison elle-même qui entreprend le projet de sa critique. Chestov ne voit donc chez Kant que ce qu'il retrouve avant chez Spinoza, ou après chez Hegel : une entreprise visant à limiter l'existence par la soumission de l'homme aux lois de la nature et de la morale. La préface d'*Athènes et Jérusalem* en témoigne :

« Après Kant tout comme avant Kant, les vérités éternelles continuent de briller au-dessus de nos têtes, telles des étoiles fixes, et c'est en se guidant sur elles que s'orientent toujours les faibles mortels lancés dans l'infini du temps et de l'espace. »¹¹

« La philosophie critique n'a pas renversé les idées fondamentales de Spinoza »¹²
ou encore dans le *Parménide enchaîné* :

« Il faut le reconnaître, Hegel a “pensé Kant jusqu'au bout”. Il sait, aussi bien que Kant, que la métaphysique est impossible, cette métaphysique qui recherche Dieu, l'immortalité de

¹⁰ L. CHESTOV, « Les favoris et les déshérités de l'histoire. Descartes et Spinoza », trad. fr. J. Exemplarsky, *Mercur de France*, 1923, tome 164 [consulté le 31.03.2016 en ligne], disponible sur <<http://bibliotheque-russe-et-slave.com/Livres/Chestov%20-%20Descartes%20et%20Spinoza.htm>>. Le texte vient d'être réédité dans le livre *Sur la Balance de Job* aux éditions Le Bruit du temps.

¹¹ L. CHESTOV, *Athènes et Jérusalem*, « Sagesse et Révélation », trad. fr. Boris de Schlœzer, Paris, Le Bruit du temps, 2011, p. 51.

¹² *Ibid.*, p. 52.

l'âme et le libre arbitre. Mais elle est impossible, non pas parce que la raison est limitée et parce que les catégories de notre pensée ne sont applicables qu'à ce qui est donné par les sens : le fait même de poser la question des limites de la raison humaine irritait Hegel [...] La métaphysique qui veut découvrir Dieu, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre est impossible, parce que Dieu, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre n'existent pas. Ce ne sont que des mauvais rêves que voient les hommes qui ne savent pas s'élever au-dessus du particulier et du contingent et qui refusent d'adorer en esprit et en vérité. Il faut à tout prix délivrer l'humanité de ces rêves et de la "conscience malheureuse" qui les crée. [...] Ainsi enseignait Hegel, mais il avait trouvé tout cela chez Kant »¹³

Le Genre aphoristique

Georges Nivat préfère quand Chestov utilise le genre aphoristique. Pour lui, le fragment offre davantage la perception du tout que le grand opus. Comment, s'interroge Georges Nivat, qualifier les textes aphoristiques de Chestov ? Sont-ils des *propos* comme chez Alain et Luther ? Des fragments ? Des aphorismes ? Ou des propos de salon, de table ? L'important, estime-t-il, est qu'avec le genre aphoristique, la philosophie renonce aux propos totaux et totalitaires. Il conclut son exposé par la lecture de l'aphorisme « Maîtres et élèves » d'*Athènes et Jérusalem* pour mettre en avant le mélange des références chez Chestov, le texte joignant le conte russe du poisson d'or aux saints russes et à saint Anselme :

« LES MAÎTRES ET LES ÉLÈVES. – La raison est *judex et princeps omnium* [le juge et le souverain de toutes choses], selon l'expression de saint Anselme de Cantorbéry. Il semble que la raison devrait se montrer satisfaite de telles marques de respect. Eh bien, non, cela ne lui suffit pas : la raison veut être le créateur, l'unique créateur de tout ce qui existe. Il y a lieu de croire que ceux qui ont lutté contre la raison ont toujours lutté au fond contre ses prétentions démesurées. Il ne suffit pas à la raison d'être "le prince" et le "juge du monde" : comme la vieille paysanne du conte russe, elle veut que le poisson d'or lui-même soit à ses ordres. Ce n'est pas une image, ce n'est pas une exagération, car c'est bien ainsi que les choses se passent en réalité. Sur beaucoup d'esprits les prétentions de la raison agissent d'une façon irrésistible : si elle exige notre obéissance, c'est donc qu'elle a le droit de l'exiger. Mais il y en a d'autres à qui ces prétentions paraissent insupportables. Dans la vie de saint Abraham de Smolensk il est dit que les maîtres "accablaient" les élèves. Et l'on raconte également de saint Serge de Radonège qu'il était "angoissé" par son maître. Les maîtres ne vivent en effet que des grâces de la raison, et les élèves qu'ils obligent à se soumettre à une toute-puissance inexistante en sont accablés et angoissés. »¹⁴

¹³ *Ibid.*, « Parménide enchaîné », p. 159-160.

¹⁴ *Ibid.*, *La Seconde dimension de la pensée*, XXI, p. 478.

2. Bernard Marchadier : « L'écho de Chestov en France »

Chestov n'a vécu que dix-huit ans en France mais a joué un rôle considérable dans la vie culturelle française, principalement grâce à son traducteur Boris de Schlœzer, qu'il connaissait avant son exil. Les deux hommes étaient proches par la musique : Chestov a confié à Boris de Schlœzer dans leurs correspondances qu'il avait pensé entreprendre une carrière de chanteur. Marchadier relève qu'un philosophe chanteur est quelque chose de nouveau, on connaissait un philosophe pianiste (Vladimir Jankélévitch), ainsi que des tyrans chanteurs (Staline) mais pas encore de philosophe chanteur. De son côté, Boris de Schlœzer était pianiste (comme sa mère belge), musicologue et beau-frère du compositeur Scriabine. Cet allemand russifié était un parfait bilingue. Pour Marchadier, comme Georges Nivat dans l'exposé précédent, la traduction de Boris de Schlœzer arrondit les angles du texte original mais que Chestov en était ravi. Il existait une sorte de symbiose, Chestov écrit pour Schlœzer et veut savoir ce que pense Schlœzer du développement de sa pensée. C'est par l'intermédiaire de Schlœzer que Chestov a connu Charles Du Bos (directeur de la collection des auteurs étrangers chez Plon dans laquelle fut éditée la première œuvre en français de Chestov, *Les Révélations de la mort* en 1922, traduite et préfacée par Boris de Schlœzer) et Jacques Schiffrin (créateur des éditions de la Pléiade en 1923, dans laquelle paraît *La Philosophie de la tragédie* en 1926). Ces connaissances ont permis à Léon Chestov de vivre de sa plume.

Albert Camus

On trouve un écho de la pensée de Chestov chez Eugène Ionesco, Yves Bonnefoy, Benjamin Fondane et Rachel Bephaloff mais aussi chez Albert Camus. L'écrivain français était un grand fan des *Possédés* et des *Notes dans un souterrain* de Dostoïevski. Il cite Chestov dans *Le Mythe de Sisyphe*. Cependant, leurs deux pensées diffèrent, notamment sur la signification du mot « existentiel ». Chez Chestov, la pensée est existentielle, dans le sens où ce qui est existentiel s'oppose au rationnel. Chestov nous apprend à nous déprendre de nous sans cesse, il prône une philosophie vivante. Il admet qu'il n'a pas la foi mais c'est seulement une faiblesse qui lui est propre. Chez Camus, l'absurde est la base de l'existence, *Le Mythe de Sisyphe* développe une philosophie abstraite, stoïque.

Husserl

Chestov et Husserl ont été amis. Le penseur allemand lui a fait découvrir la pensée de Kierkegaard. Chestov a consacré son dernier article à Husserl en 1938 et avait auparavant introduit la philosophie de Husserl en France avec la polémique autour de son article *Memento*

Mori en 1926. Leurs philosophies partent du même constat – la faillite de la rationalité –, toutefois Husserl tente ensuite de fonder à nouveau une pensée rationnelle tandis que Chestov rejette la rationalité.

Etienne Gilson

Etienne Gilson est un autre antipode de Chestov. Il a composé une œuvre immense, *L'Esprit de la philosophie médiévale*. Chestov lit l'ouvrage et confie à Fondane :

« Après lecture du livre de Gilson, j'ai repris la Somme. Quelle chose ! Une cathédrale ! Chaque détail, chaque morceau est *fini* [...] il est bon de lire ses adversaires, et de les admirer. »¹⁵

Chestov parle ensuite plus précisément du livre de Gilson :

« Excellent ouvrage, pénétrant, érudit : il parle de la métaphysique de la *chute*. Ici, il ne comprend plus. Perdre le paradis pour un fruit, pour un *rien* ! Il n'ose voir qu'il s'agit de la Connaissance. Les Grecs parlent à travers lui – et des passages textuels de Spinoza – et il croit s'autoriser de la Bible ! »¹⁶

Chestov a écrit une critique contre Etienne Gilson dans la troisième partie d'*Athènes et Jérusalem*, « De la Philosophie médiévale », sous-titrée en latin *Concupiscentia irresistibilis* (*concupiscence irrésistible*). Gilson réagit à cet article par une très belle lettre à Chestov, s'étonnant d'avoir lui aussi cité la parole de Tertullien : « Qui ergo Athenis et Hierosolymis ? »¹⁷, mise en exergue à *Athènes et Jérusalem*. Lors d'une communication de 1924 sur *L'Humanisme de saint Thomas*, Gilson avait en effet trouvé une réponse à cette question :

« Qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem ? Réponse : Rome. C'est évidemment là le fond du débat, poursuit-il dans sa lettre à Chestov – Vous revenez, sinon à Luther, du moins à ce qu'il y a de Luther dans votre cher Dostoïevski. Je crois, au contraire que Dieu parle par l'Église de Rome, que la révélation continue par elle, et qu'elle a d'ailleurs pour objet de nous remettre devant les yeux la révélation totale. Il y a plus que de l'arbitraire dans l'Ancien Testament. »¹⁸

¹⁵ B. FONDANE, *Rencontres avec Léon Chestov*, Paris, Editions Plasma, 1982, p. 67.

¹⁶ *Ibid.*, p. 68-69.

¹⁷ « Qu'en est-il d'Athènes et Jérusalem ? » Tertullien, *Liber de Praescriptione Haereticorum* [Livre de Prescriptions contre les Hérétiques], VIII, 9. Nous citons la référence de la citation de la réédition critique d'*Athènes et Jérusalem* au Bruit du Temps, déjà citée dans cet article.

¹⁸ Lettre du 11 mars 1936 (N. BARANOFF-CHESTOV, *Vie de Léon Chestov. Tome 2, Les dernières années, 1928-1938*, trad. fr. Blanche Bronstein-Vinaver, Paris, Editions de La Différence, 1993, p. 157).

Simone Weil

Comme Georges Nivat, Bernard Marchadier songe à Simone Weil, bien qu'elle n'ait jamais lu Chestov. Chestov et Weil sont tous les deux juifs mais Weil, contrairement à Chestov, n'a pas d'enracinement dans la culture juive. Elle cite Homère, les Evangiles, saint Jean de la Croix. Elle n'est pas de Jérusalem mais d'Athènes. Cependant, sa conception de la raison est si épurée, si mystique qu'elle rejoint en exigence Chestov. Ils sont deux esprits cristallins qui emportent le lecteur dans un texte enivrant qu'on n'hésite à définir comme de la philosophie ou de la poésie. Plusieurs passages de *La Pesanteur et la grâce* possèdent la même vibration que chez Chestov. Pour Marchadier, Simone Weil est un écho de Chestov, venu à partir de prémisses opposées.

3. Tatiana Schedrina : « Léon Chestov et tradition russe de la conversation philosophique »

Tatiana Schedrina [Татьяна Щедрина] est professeure de philosophie à l'Université pédagogique de Moscou. Elle est spécialiste de l'émigration russe. Elle a rencontré la pensée de Chestov lors de la publication de ses lettres à Gustav Gustavovitch Speth. En U.R.S.S., Chestov était considéré comme un philosophe russe bien qu'il n'ait pas été publié officiellement. À l'époque soviétique, son livre, *Sur la balance de Job*, a été recopié à la main ou parfois à la machine à écrire et circulait parmi l'élite russe. Tatiana Schedrina considère l'espace de la conversation, de « la pérégrination à travers les âmes » comme l'appelait Chestov, comme la marque de la tradition russe. La conversation est l'aspect philosophique de la littérature russe et Chestov souscrit à cette tradition, il a une stylistique conversationnel, il lui importe d'écrire juste. Il était proche de tous, tout en étant un penseur solitaire, ce qui constitue l'essence de la conversation chez les philosophes russes. Tatiana Schedrina parle ensuite plus précisément de Speth et de Chestov, mais malheureusement mes notes ne sont pas assez complètes pour vous rendre fidèlement le contenu de son intervention. Cependant, elle achève son discours en argumentant que les œuvres de Chestov appartiennent à la tradition philosophique parce qu'elles traitent du bien et du mal, de la vie, de l'amour, du sens et de la foi et de la raison. Et qu'à chaque fois que nous nous tournons vers ces problèmes, nous nous tournons vers Chestov.

Après le discours de Tatiana Schedrina, nous avons regardé un diaporama réalisé par André Korliakov et commenté par Anne Laurent. Il comprenait la photo du portrait de Chestov par Sorine, exposé aujourd'hui au Metropolitan Museum of Art, des photos de Bounine, Merejkovski ou encore Remizov.

Ramona Fotiade a présenté le catalogue de l'exposition « Léon Chestov, la pensée du dehors » qui se tient à la mairie du 6^{ème} arrondissement de Paris du 23 mars jusqu'au 9 avril. Cette exposition célèbre les 150 ans de la naissance de Chestov mais aussi les 20 ans d'existence de la Société d'Études Léon Chestov. Celle-ci comporte de nombreux documents – dont certains ont été prêtés par les archives de la Sorbonne – permettant de découvrir les moments-clés de la vie et de la pensée de Chestov. L'exposition se déplacera ensuite à Moscou puis à Kiev et peut-être à Jérusalem.

Michel Carassou a présenté la réédition des *Rencontre avec Léon Chestov* que Cioran jugeait comme le livre le plus important de Benjamin Fondane. Il permet de découvrir Chestov dans un portrait vivant, de voir l'homme vivre dans son temps.

Après ces interventions, il y eut une question au sujet de la popularité actuelle de Chestov en Russie à laquelle Tatiana Schedrina répondit que Chestov était très populaire en Russie. La soirée s'acheva par un drink.

Maxime Lamiroy

Indications bibliographiques

BARANOFF-CHESTOV Nathalie, *Vie de Léon Chestov. Tome 2, Les dernières années, 1928-1938*, trad. fr. Blanche Bronstein-Vinaver, Paris, Editions de La Différence, 1993.

CHESTOV Léon, « Les favoris et les déshérités de l'histoire. Descartes et Spinoza », trad. fr. J. Exempliarsky, *Mercure de France*, 1923, tome 164 [consulté le 31.03.2016 en ligne], disponible sur <<http://bibliotheque-russe-et-slave.com/Livres/Chestov%20-%20Descartes%20et%20Spinoza.htm>>.

CHESTOV Léon, *Athènes et Jérusalem*, trad. fr. Boris de Schlœzer, Paris, Le Bruit du temps, 2011.

CHESTOV Léon, *Le Pouvoir des clés*, trad. fr. Boris de Schlœzer, Paris, Le Bruit du temps, 2010.

CHESTOV Léon, *Qu'est-ce que le bolchévisme ?*, trad. fr. Sophie Benech, Paris, Le Bruit du temps, 2015.

FONDANE Benjamin, *Rencontres avec Léon Chestov*, Paris, Editions Plasma, 1982.

MEREJKOVSKI Dimitri, *Atlantide-Europe. Le mystère de l'Occident*, trad. fr. Constantin Andronikof, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995.

PIRON Geneviève, *Léon Chestov, philosophe du déracinement. La genèse de l'œuvre*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2010.